Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/saintfranoisd00goff

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Conférence faite à la Société Philosophique des Étudiants, à l'Université de Louvain, le 10 mars 1903.

GIOTTO

MARIAGE MYSTIQUE DE SAINT FRANÇOIS AVEC LA PAUVRETÉ

ARNOLD GOFFIN

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

LOUVAIN. INSTITUT SUPÉRIEUR DE PHILOSOPHIE.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

NOV 30 1931

1655

BIBLIOGRAPHIE

des ouvrages cités.

Opuscoli del serafico patriarca San Francesco d'Assisi volgarizzati col testo in fronte da un religioso cappuccino di Toscana. Un vol. in-12. Firenze, 1880.

— **Publications de M. Paul Sabatier** (Paris, Fischbacher) :

Vie de Saint François d'Assise. Un vol. in-8°, 14e édition, 1894.

Speculum perfectionis seu sancti Francisci Assisiensis legenda antiquissima auctore fratre Leone. Un vol. in-8°. 1898.

Fratris Francisci Bartholi di Assisio tractatus de indulgentia S. Mariæ di Portiuncula. Un vol. in-8°, 1900.

Actus Beati Francisci et sociorum ejus (Texte original latin des *Fioretti*). Un vol. in-8°, 1902.

De l'authenticité de la légende de Saint François dite « des trois Compagnons ». Une brochure in-8°, 1901 (Extrait de la *Revue historique*).

Opuscule de critique historique : Fascicule 1 — Regula antiqua fratrum et sororum de pœnitentia. 1901.

— **Publications de M. Arnold Goffin :**

La légende de Saint François d'Assise, écrite par trois de ses Compagnons, publiée pour la première fois dans sa véritable intégrité par les RR. PP. Marcellino da Civezza et Teofilo Domenichelli, O. M., suivie d'extraits du *Speculum Perfectionis*, traduction avec introduction et notes. Un vol. in-18°. Bruxelles, Lamertin, 1902.

I Fioretti — Les petites fleurs de la vie du petit pauvre de Jésus-Christ Saint François d'Assise ; traduction littérale avec introduction et notes. Deuxième édition. Un vol. grand in-8°. Bruxelles, Schepens, 1900.

I Fioretti — Appendices : Considérations sur les stigmates — La vie de frère Junipère — La vie et doctrine de frère Égide ; traduction littérale avec notes. Un vol. grd in-8° illust. Bruxelles, Bulens, 1902

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Un soir de novembre dernier, je frappais, en compagnie d'un visiteur étranger, à la porte de la cellule du célèbre bollandiste, le R. P. Van Ortroy, au Collège Saint-Michel, à Bruxelles. Nous entrions et, en nous apercevant, le Père venait joyeusement vers nous et nous disait : « Ah ! vous voilà, *fratelli di S. Francesco !* » et, se tournant vers mon compagnon et lui serrant la main avec une vigoureuse cordialité, il s'écriait : « Frère Léon ! frère Léon ! je suis bien heureux de vous voir !... »

Frère Léon, vous le savez, était le compagnon préféré, le disciple d'élection de saint François. Il fut pour lui, tout à la fois, un élève, et le plus docile ;

BGN
7385

un ami, et le plus tendre; un garde-malade, et le plus habile et le plus attentif — le compagnon assidu de la plus grande partie de sa vie apostolique et, après sa mort, le témoin de ses actes et de sa doctrine, le défenseur de sa pensée. Il fut aussi son confesseur — et quelle âme plus pure aurait pu devenir la confidente de l'âme admirable et profonde, en même temps si fière et si humble, du *poverello?*

Et, puisque j'ai indiqué ce détail, remarquez à quel point ce choix est caractéristique, car on peut croire qu'il a été dicté, non seulement par l'affection singulière de saint François pour frère Léon, mais, également, par la volonté et la foi d'amour dont toute la conduite du Père Séraphique rendait témoignage. Il aurait pu, en effet, prendre un confesseur plus âgé, plus savant ou plus expérimenté, tel que frère Bernard qui, d'après les *Fioretti*, « s'élevait, par la subtilité de son intelligence, jusqu'à la lumière de la divine science » [1]; et, s'il voulut s'agenouiller aux pieds de celui qu'il appelait « frère petite brebis du Bon Dieu », c'est parce que frère Léon était le plus jeune des frères, le plus naïf, le plus semblable à un enfant qui n'a d'autres lumières que celles de son cœur...

Dès le lendemain de la mort de son maître et de son ami, frère Léon compose le *Speculum Perfectionis,* le Miroir de Perfection des frères

[1]) *Fioretti*, ch. I.

mineurs. Plus tard, en 1246, il se réunit aux frères Rufin et Ange pour écrire avec eux, à Greccio, la légende renommée, connue sous le nom de *Légende des trois compagnons*. — Ces ouvrages étaient conçus, en partie, dans l'intention de montrer, par d'irrécusables exemples tirés de la carrière même du fondateur de l'Ordre, de quelle façon celui-ci entendait la pauvreté et l'humilité. Les relâchés étaient à la tête de l'Ordre ; les dissensions qui, déjà du vivant du saint, s'étaient dessinées entre les frères et qui avaient été pour lui une affliction et une croix très lourdes, prirent, après sa disparition, un caractère d'incroyable violence. Les partisans de la stricte observance du précepte de pauvreté évangélique inscrit dans la Règle primitive — les *zelanti*, les zélés, comme on les appelait, et au nombre desquels on comptait la plupart des premiers disciples du maître, — furent indignement molestés et persécutés...

Je n'ai pas l'intention de m'occuper de ce point, qui soulève un grand nombre de questions complexes sur lesquelles l'accord est loin d'être fait et dont l'obscurité et la rareté des documents rendront peut-être toujours la solution hasardée. Il suffira que je vous dise que frère Elie, le chef des relâchés, rencontra dans frère Léon l'un des plus actifs et des plus ardents adversaires de ses entreprises pour imprimer à l'Ordre une impulsion en opposition avec la vraie doctrine de saint François.

En saluant le visiteur dont je vous parlais tantôt, et qui n'était autre que Paul Sabatier, du nom du plus cher et du plus dévoué disciple du Patriarche d'Assise, le R. P. Van Ortroy signifiait d'un mot la personnalité de l'illustre historien de saint François, qui, lui aussi, a voué toute sa fervente et heureuse activité à la glorification du Petit Pauvre de Jésus-Christ ; à la confusion de frère Elie et de ceux qui, avec lui ou à sa suite, ont mésusé de l'héroïque héritage dont ils avaient été faits dépositaires.

La fréquentation des ouvrages de Paul Sabatier est réconfortante. On y sent le rayonnement d'une âme pleine de force et de droiture, éclairée par une intelligence généreuse et lucide qui, si elle est susceptible de se tromper quelquefois, n'obéit cependant jamais à d'autres influences qu'à celles d'une loyauté et d'une bonne foi supérieures, à d'autres passions qu'à celle de ce qu'elle croit la vérité.

N'y a-t-il pas quelque chose de providentiel, on ne sait quelle visible prédestination dans la vie de cet homme qui paraissait devoir s'écouler tout entière dans l'exercice de son ministère de pasteur protestant, à Strasbourg, et qui, déracinée brutalement par un décret d'expulsion, basé sur des accusations imaginaires de complot, fut conduite ainsi vers l'Italie et vers saint François ? Cette existence qui, selon toutes les probabilités, était destinée à

s'écouler, paisible et honorée, parmi les fidèles Alsaciens, dut être complètement bouleversée pour être jetée dans la voie de sa véritable vocation, qui était d'aimer saint François, et de l'aimer d'un amour spirituel tellement puissant et tellement éloquent qu'il s'est rendu contagieux et a conquis à ce pauvre moine, affolé de sacrifice et d'immolation, l'attention et l'admiration d'une époque enivrée de l'orgueil de la science et de la jouissance. Car, on peut le dire : c'est l'enthousiasme qui a guidé les beaux travaux de Sabatier, qui lui en a fait porter légèrement le poids et la fatigue, et qui les investit, en même temps que d'un charme profond, de l'inimitable et poignante beauté des choses où nous sentons palpiter les énergies volontaires de la vie.

Il avait rencontré saint François sur les routes de l'exil et il l'avait aimé aussitôt, tel qu'il lui était apparu, sous le nimbe séraphique et la délicieuse couronne de corolles des *Fioretti;* mais ce livre incomparable et les autres documents connus ne pouvaient suffire à satisfaire sa curiosité. Nous sommes insatiables de ceux que nous aimons, et, s'ils sont célèbres et glorieux, nous sommes avides d'approcher de leur intimité, de les connaître dans les réalités de leur vie, dans le détail de leur existence, dans leur humeur, dans leurs faiblesses mêmes où notre cœur, souvent, trouvera de nouvelles raisons de les aimer davantage, parce que, à certains égards, nous les aurons trouvés semblables à nous.

Saint François est dans les *Fioretti;* et c'est une figure admirable qui manifeste dans toutes ses attitudes et toutes ses paroles un mélange indicible de grâce et de force. C'est le saint qui marche, pour ainsi dire, dans l'irradiation de son auréole, dans la lumière surnaturelle dont la vénération du peuple et la canonisation l'ont enveloppé tout entier. Mais, nous voulons savoir aussi son enfance, sa jeunesse, les étapes par lesquelles il est arrivé à la victoire d'un tel renoncement ; nous voulons chercher l'homme qu'il a été ; le fils prodigue et courtois du marchand Pietro Bernardone Moriconi ; le mendiant volontaire qui allait, ivre de mépris et d'opprobre... Nous voulons ne rien ignorer de lui, ni ses défaillances, ni ses luttes contre les autres, ni ses combats contre lui-même ; nous voulons, enfin, connaître l'adolescent dont le saint est sorti, accompagner « frère François » dans toute sa carrière, depuis la hutte de Rivo-torto, où il vécut avec ses premiers adhérents, jusqu'au mont de la Vernia où il reçut la céleste consécration des stigmates.

Le saint avait fini, en quelque sorte, par résorber l'homme. L'histoire originelle de l'Ordre n'apparaissait plus, sous les surcharges de l'imagination légendaire, que par places, comme la silhouette d'une statue sacrée sous la surcharge des *ex-voto.* On aurait dit d'un ancien monument abandonné, enseveli sous les frondaisons au travers desquelles on apercevait de nobles et magnifiques vestiges : la perspec-

tive d'un cloître, l'exquise délicatesse d'une ogive ou l'arche vigoureuse d'une voûte. L'édifice primitif subsistait dans sa splendeur presque intacte, mais le temps l'avait à la fois orné et masqué d'une parure naturelle, pleine de vie, d'attrait et de poésie... Car cette floraison, quoique parasitaire, n'en est pas moins issue du sol : Ne pourrait-on pas dire que la légende n'est, le plus souvent, que l'effervescence de la réalité ?

A peine est-il besoin de vous assurer que Sabatier, qui joint à la sagacité du savant le tact délicat et fin de l'artiste, a retrouvé et rendu au jour la plus importante et la plus belle partie de l'œuvre franciscaine primitive sans rien sacrifier de ce que le travail des siècles y avait ajouté.

On conçoit quel immense labeur ç'a été pour lui que de fouiller les archives et les bibliothèques publiques ou conventuelles ; d'étudier les manuscrits, de les analyser, d'en comparer les éléments pour y retrouver patiemment et en dégager ces chroniques initiales de l'Ordre, échappées par fragments à la destruction ordonnée, dans un but de conciliation entre les relâchés et les zélés, sous le généralat de saint Bonaventure. Ses recherches, dirigées par une perspicacité qu'aiguisaient les sentiments dont il était animé, nous ont valu de nombreuses et décisives publications. Pour ne parler que des principales, je citerai la reconstitution du *Speculum Perfec-*

tionis [1]), de frère Léon, et celle des *Actus*, l'original latin sur lequel l'auteur des *Fioretti* a modelé son candide chef-d'œuvre. Tout récemment, il publiait le texte, découvert au couvent de Capistrano, d'une Règle primitive de l'Ordre de Pénitence qui jette une nouvelle et décisive clarté sur les origines du Tiers-Ordre. Il a été le premier aussi à établir l'état fragmentaire du texte de la *Légende des trois compagnons* que nous possédions jusqu'ici, et c'est, en partie, d'après ses indications que deux savants religieux franciscains, les RR. PP. Marcellino da Civezza et Teofilo Domenichelli, ont restitué dans sa teneur intégrale ce précieux document.

Ses études, enfin, et son activité juvénile n'ont pas médiocrement contribué à créer et à entretenir en Italie, en Allemagne et en Angleterre, ce magnifique mouvement d'histoire franciscaine qui nous a valu des ouvrages critiques de toute première valeur sur les nombreux et passionnants problèmes que soulèvent la vie du Petit Pauvre et la propagation et l'action de son Institut dans le monde. Ses efforts ont été noblement récompensés lorsque, ayant pris, l'an passé, avec quelques amis et érudits italiens, l'initiative de la fondation à Assise de la *Société internationale d'études franciscaines*, il a vu affluer les adhésions des franciscanisants de tous les pays. C'est un quatrième Ordre franciscain, comme vous

---

[1]) Voir la Bibliographie.

voyez, et quoique les savants et, encore moins, les écrivains et les lettrés, ne soient réputés pour leur tolérance et leur humilité, l'amour de saint François a réuni dans cette association de concorde et de labeur des hommes de toutes les opinions et de toutes les confessions.

Mais, non content de répandre l'admiration du Père Séraphique par la plume, Sabatier porte lui-même la parole de bonté et d'amour de saint François dans les milieux les plus divers et même les plus étrangers ou les plus hostiles à l'esprit franciscain. Lors de la visite à Bruxelles, dont je vous parlais tout à l'heure, il revenait d'Angleterre où, pendant un bref séjour, il avait donné quotidiennement une conférence sur le *poverello*, notamment à Oxford, devant un auditoire de professeurs et d'étudiants, et à Londres, devant un public de membres de la *High Church* et un autre, composé, en majorité, d'ouvriers socialistes. Et, partout, il avait rencontré un significatif succès, en même temps que cette attention sérieuse et ardente, si particulière aux Anglo-Saxons, et qui dénote chez eux la dignité et la conscience d'hommes libres, aux yeux desquels aucune question ne prime en importance celle des besoins moraux de l'humanité et ne mérite d'être abordée d'une âme plus grave et plus scrupuleuse.

Je me suis permis de vous entretenir un peu longuement de Paul Sabatier, d'abord parce que

c'était déjà parler de saint François et, ensuite, parce que je tenais à signaler son œuvre à toute votre attention. Je remplissais ainsi un double devoir : — un devoir d'admiration, et je considère qu'il n'y a point de véritable admiration à défaut du généreux désir de la faire partager ; — un devoir de reconnaissance, car si, comme d'autres, je suis venu spontanément à saint François, conquis d'un coup par les *Fioretti*, c'est grâce aux travaux de Sabatier, principalement, et aux textes qu'il a remis en lumière, que j'ai appris à connaître et à aimer toujours davantage le héros de l'humilité. Alors même que l'on ne souscrit pas à toutes ses interprétations ou que l'on repousse certaines de ses conclusions, il y a une forte et salubre joie à suivre un tel maître, à jouir de ses découvertes, à voir, à la lueur d'un commentaire, d'un rapprochement de textes, les mots qui paraissaient anéantis et muets, se remettre à frissonner et révéler l'âme et la pensée qui s'y trouvaient encloses.

Ce n'est certes pas en un centre de large et compréhensive intellectualité tel que celui que l'Université a créé à Louvain, que pourrait fleurir cet exclusivisme étroit, cette espèce de jalousie qui voudrait faire, en quelque sorte, des saints, la propriété du clergé et des catholiques, et

repousser, comme une ingérence intolérable, comme une sorte d'empiétement ou même de sacrilège, la participation de savants schismatiques ou sceptiques aux travaux de l'hagiographie.

Les saints n'ont pas toujours été dans les niches ou sur les autels des églises : ils ont vécu parmi les hommes ; ils ont enseigné par l'action, par la parole, par la souffrance. — Ce sont les héros de la pensée religieuse, mais ils n'appartiennent pas qu'à l'Eglise, et l'histoire générale serait incomplète et falsifiée qui les négligerait, qui ne marquerait pas leur trace, qui ne montrerait pas l'influence qu'ils ont exercée, plus essentielle, plus durable, souvent, et d'une portée plus étendue que celle des conquérants et des dominateurs temporels des peuples.

Les gestes violents et autoritaires des féodaux les plus illustres n'apparaissent-ils pas éphémères, limités dans leurs résultats, si on met ceux-ci en parallèle avec la répercussion infinie de l'enseignement libéral d'un saint Thomas d'Aquin, d'un saint Bernard ; avec les effets prodigieux de l'apostolat d'un saint Colomban on d'un saint Boniface ou, pour revenir en Italie, si on les rapproche des fruits de l'étonnante carrière d'une sainte Catherine de Sienne ?

En créant le Tiers-Ordre, dont Paul Sabatier n'hésite pas à dire qu'il fut « l'un des leviers de la civilisation au moyen âge » [1]) ; en créant cette con-

---

[1]) *Tractatus*, p. XXIII.

grégation où les humbles affiliés trouvaient l'indépendance et la protection de la solidarité, et dont l'opposition tenace et fourmillante brisa, finalement, la force et les armes des despotiques empereurs de la maison de Souabe, saint François n'introduisit-il pas dans le monde les germes d'où devaient jaillir les plus magnifiques récoltes de liberté ?

Ces saints, ces hommes furent de grands pétrisseurs d'âmes ; de grands éducateurs de la volonté. Leur pensée s'est incorporée dans le patrimoine intellectuel et moral de l'humanité, et l'on peut dire que cette pensée a été l'un des facteurs les plus importants dans la formation de la conscience de l'homme moderne. Les fondateurs d'Ordres, comme saint François et saint Dominique, ont ouvert un sillon où, depuis, les moissons de foi et de sacrifice n'ont plus cessé de se renouveler ; une voie âpre et rebutante où, pourtant, des imitateurs toujours les ont suivis, avides des joies et des gloires obscures du renoncement. Ils ont laissé des héritiers, mais leur propre exemple prêche encore et enseigne, éloquemment — l'exemple de noblesse, de désintéressement et d'amour contenu dans leurs actes. Aussi est-il de l'intérêt de l'Eglise que l'on fasse sans cesse plus de lumière sur la vie des hommes qu'elle a sanctifiés ; car, plus ces grandes figures revivront devant nous, dans leur vérité et leur relief, plus elles se conquerront d'imaginations et d'âmes.

Le philosophe en vogue, Nietzsche, affirme quelque part [1]), avec sa manière cassante et péremptoire, que « la pitié, fondement du Christianisme, est en opposition avec les lois de l'évolution et de la sélection ». Si nous ne savions que, dans l'ordre philosophique comme dans l'ordre politique, les esprits affectés d'anticléricalisme ne se croient même pas tenus d'appliquer avec loyauté les lois qu'ils inventent contre l'Eglise, nous pourrions nous étonner d'entendre formuler une affirmation aussi catégorique par le contempteur déterminé de toutes les lois. On la conçoit malaisément de la part du logicien qui poursuit d'impitoyables sarcasmes les savants et les philosophes qui, ayant rejeté tout dogme, toute vérité révélée, lui paraissent cependant, faire acte de superstition en conservant la notion d'une vérité contingente et absolue.

La contradiction est d'autant plus criante que Nietzsche oublie le principal de sa thèse en appelant la pitié un instinct, sans dire, du reste, pourquoi cet instinct serait moins naturel et légitime que les autres ; pourquoi, en tant qu'instinct, il ne serait pas une atténuation voulue par la nature elle-même pour tempérer le jeu brutal de sa propre loi.

On ne saurait, *naturellement,* se garder de rire avec quelque irrévérence en entendant, après dix-neuf siècles de civilisation chrétienne, des gens

---

[1]) *Le Crépuscule des Idoles,* p. 248. Trad. Albert. Paris, 1899.

réputés pour leur gravité venir déclarer, d'un ton doctoral et comminatoire, que le Christianisme est antinaturel et antisocial! Le véritable esprit chrétien est pitié, et il est amour. Que des êtres élèvent la voix pour condamner la pitié et la charité, an nom de la science; pour jeter l'anathème sur l'amour, au nom de la vie et de la nature, — qu'importe! La vie même, celle d'hier et celle d'aujourd'hui; les hommes du passé et ceux du présent; l'histoire, la légende et l'art; les faits comme les sentiments ne sont-ils pas unanimes à démentir ces durs sophismes?

Ce n'est pas avec la science que vient saint François, ni avec l'autorité, — c'est avec l'amour... Il sait peu de chose ou rien; il n'a ni le prestige de la noblesse, ni la beauté, ni l'éloquence qui séduisent les hommes. Il s'est réduit à la mendicité, s'est dépouillé de tout ce qui pouvait lui attirer la considération mondaine, donner du poids à ses actes et à ses paroles. Il ne veut rien être qu'amour, c'est-à-dire pitié, abnégation, pauvreté, humilité. Il aime et, parce qu'il aime, il est humble: il ne se peut, en effet, que le véritable amour ne soit humble, car il est si parfait et si grand qu'il doit se juger lui-même indigne, et trembler devant la récompense à laquelle, cependant, il aspire.

Voulant éprouver son maître, frère Masseo lui demandait un jour: — « Pourquoi tout le monde vient-il à toi, et chacun souhaite-t-il te voir, t'en-

tendre et t'obéir ? Tu n'es pas bel homme ; tu n'es point de grande science ; tu n'es pas noble : pourquoi tout le monde vient-il à toi ? » Et saint François lui répondit : — « Parce que, pour opérer la merveille qu'il entendait faire, Dieu n'a pas trouvé plus vile créature sur la terre et, pour cette raison, il m'a choisi pour confondre la noblesse et la grandeur, et la force et la beauté, et la science du monde, afin que l'on connaisse que toute vertu et tout bien sont de lui et non de la créature, et que personne ne puisse se glorifier au sujet de celle-ci ; mais que qui se glorifiera, se glorifie dans le Seigneur, auquel appartient tout honneur et gloire, dans l'éternité » [1]).

François ne sait rien, sinon qu'il vaincra à force d'amour, à force d'humilité ; qu'il subjuguera les hommes par le mépris même qu'ils lui manifestent. « Amour de charité », chante-t-il dans un poème qu'on lui attribue, « amour de charité, pourquoi m'as-tu ainsi transpercé ? » L'amour, chez lui, est semblable à une torche qui n'éclaire qu'en se consumant. Et, bientôt, n'ayant rien retenu de lui-même, ayant tout jeté dans ce brasier de son amour pour Dieu et pour ses semblables, il pourra s'écrier, comme le faisait sainte Chantal à son lit de mort : « Amour, amour, amour, je ne suis plus qu'amour ! »

Cet amour est tellement brûlant qu'il magnifie et auréole toutes ses paroles et tous ses actes ; qu'il

---

[1]) *Fioretti*, ch. 10.

C. P. P.

enflamme et illumine de sa pure et lucide simplicité tous ceux qui ont approché le *poverello*, tous ceux qui l'ont raconté, depuis frère Léon jusqu'au narrateur des *Fioretti*, depuis Ozanam et Chavin de Malan jusqu'à Sabatier. François s'est conquis tous ceux qui l'ont connu et fréquenté : c'est que, tout en étant un grand saint, il est aussi, si l'on ose dire, le plus fraternel des saints, le plus proche de nous, le plus tendre, le plus simple... C'est que, si petits que nous soyons, et si faibles, son humilité est telle qu'elle supprimera toute l'immense distance qui sépare son génie de notre débilité d'âme et d'esprit : nous sommes pauvres et dénués, mais il voudra toujours l'être davantage, et ce n'est pas en nous donnant l'aumône qu'il nous secourra, mais en nous la demandant...

Il serait temps que je cesse de vous parler de saint François, pour le laisser parler lui-même, et avec une éloquence qui me manque... Lui-même, je veux dire par ses actions et ses discours que ses premiers compagnons ont racontés ou recueillis avec un soin pieux et charmé...

Cependant, ne faudrait-il pas essayer, d'abord, de vous donner une idée du théâtre de l'existence de notre saint ; de sa cité natale, Assise ; de l'Ombrie, de la Marche d'Ancône, cette contrée accidentée, tantôt sauvage, tantôt gracieuse, qui s'étend de l'Adriatique au massif central et aux versants des Apennins, et où les évocations illustres de l'antiquité

se confondent avec les souvenirs modernes, comme les pierres de tous les âges, étrusques, romaines et médiévales, dans les remparts cyclopéens de la sombre et éclatante Pérouse ?

Pour nous, c'est le territoire béni de saint François, ardu et sauvage dans le haut Apennin, doux et riant vers Assise, dont les murailles se dressent à mi-côte, au-dessus de la plaine vaste et fertile où se trouve le berceau de l'Ordre franciscain, la cabane de Rivo-torto et la Portioncule.

Chaque nom de ce pays rappelle quelque étape des courses de prédication ou de mortification de saint François ; quelque belle action, ineffable et poignante ; quelque parole à la fois forte et douce, et simple... Ah ! simple, mais qui pénétrait dans l'âme simple de ceux qui l'écoutaient comme un trait ardent et suave qui les laissait « merveilleusement consolés »... C'est Pérouse, où il resta une année prisonnier de guerre ; c'est Spolète, où il eut une vision qui le détourna d'aller en Pouille, s'engager sous les drapeaux de quelque condottiere, « pour l'honneur et le gain » ; puis Foligno où il vendit le cheval et les draps de son père pour secourir le pauvre prêtre de Saint-Damien [1] ; Rieti où, d'un mot, il convertit son douzième disciple, Ange de Tancrède, « le premier chevalier qui vint à l'Ordre, de toute vertu et de toute courtoisie

---

[1] *Légende des trois compagnons,* ch. 2, 6.

orné » [1]) ; puis encore Cortone ; Gubbio célèbre par ses magistrats et par son loup sympathique ; Nocera ; Macerata... La pensée sollicitée par ces réminiscences, qui ajoutent une lueur extatique à la beauté déjà indicible du pays, ne trouve plus de mots assez vifs et assez purs pour en peindre l'attrait fait de lumière et d'étendue...

Le profil splendide et hautain de la chaîne des Apennins, les collines qui s'en détachent, se ramifient, s'entrecroisent, limitent, de toutes parts, l'horizon de la ligne, parfois nette, parfois estompée, de leurs ondulations. C'est une contrée que l'on ne saurait regarder de l'œil curieux et analytique du voyageur : trop d'émotion vous y accompagne, et trop de souvenirs... S'il ne s'agissait que de voir, on aurait vite fait de voir Assise ; mais elle ne vous laisse pas votre libre arbitre: tous ses prestiges agissent à la fois sur vous, et elle a bientôt fait sa proie de votre âme et de votre pensée... Cependant, elle n'est ni somptueuse, ni brillante : c'est un grand village ceint de murailles et juché sur un contre-fort des Apennins; une place, où l'on aperçoit un temple de Minerve transformé en église chrétienne, et autour de laquelle dévalent, dans tous les sens, des rues et des ruelles tortueuses, bordées de maisons délabrées et de silencieux et indigents palais.

Pas de monuments presque, en dehors des

---

[1]) *Spec. perf.*, ch. 85.

ASSISE

VUE DU DOME, DE L'ÉGLISE ET DU COUVENT DE SAINTE CLAIRE

monuments franciscains — le couvent et les églises superposées de Saint-François, à une extrémité de la cité — le couvent et l'église de Sainte-Claire, à l'autre... Mais, il y a l'incomparable merveille du site, les perspectives de la montagne et de la vallée que les féeries du soleil exaltent et colorent ; et, surtout, il y a saint François — saint François dont on se plaît à déceler la présence invisible parmi cette population sobre, pleine de douceur et d'urbanité.

Et l'on se sent oppressé d'on ne sait quelle inquiétude ravie, d'on ne sait quelle joie taciturne : il semble que l'on craigne de restreindre la sensation de sa félicité en fixant trop longtemps son attention sur un objet déterminé. On erre, on flâne. On va s'asseoir au seuil noir et fauve du Dôme, de la cathédrale de Saint-Rufin, devant la statue que la vénération des Assisiates a élevée à leur grand concitoyen. On va de l'adorable église de Sainte-Claire à la Basilique de Saint-François, sévère et formidable. On jouit de ces belles façades auxquelles les siècles et le soleil ont donné l'harmonie d'une luisante patine sombre et dorée. Ou bien, l'on rêve un peu dans l'église haute de Saint-François, en examinant les fresques où Giotto a retracé les principaux épisodes de la vie du Petit Pauvre ; on se repose dans l'église basse, à la fois ténébreuse et ardente, tout enluminée des peintures des bons « artisans » de Florence et de Sienne. On descend dans la crypte

étincelante de marbres où gisent les restes du Père Séraphique...

Mais, l'on ressort bientôt, afin de s'asseoir à la porte, près des mendiants, sur les marches de quelque escalier vermoulu ; pour songer, en contemplant la vallée toute baignée d'air subtil et de rayons ruisselants, avec ses plantations verdoyantes de vignes et d'oliviers, ses maisons disséminées parmi les arbres, et le dôme de l'église de Sainte-Marie des Anges qui protège la Portioncule.... On ne va pas en touriste, mais en pèlerin, et en pèlerin trop enivré, assujetti à une allégresse et à des impressions trop complexes et trop incisives pour pouvoir arrêter sa réflexion, examiner avec sang-froid et méthode les œuvres d'art qui abondent ici.

Les enchantements de l'art sont peu de chose en comparaison des impressions directes et profondes de la vie. Bien souvent, je me suis reproché d'avoir insuffisamment ou mal étudié telle fresque de Cimabue, de Giotto ou de Simone di Martino, mais j'apaisais ce remords en me disant : « Qu'importe! n'était-il pas préférable de négliger les effigies de saint François pour le chercher lui-même? Et où le trouver, sinon dans les lieux qu'il a hantés et auxquels il a mêlé immortellement sa vie? Bien fou aurait été celui qui, voyant le *poverello* sur la place, occupé à exhorter quelques auditeurs « en peu de paroles simples », serait entré dans l'église pour entendre discourir sur lui un prédicateur savant

et habile. N'ai-je pas fréquenté tous les chemins d'Assise, ceux de la cité comme ceux de la campagne et du mont Subasio où François se réfugiait pour fuir les persécutions des siens et prier le Seigneur de lui enseigner sa volonté [1]? Je le rencontrais partout. Combien de fois, sans doute, s'était-il arrêté au même endroit où je stationnais, pour contempler la vallée couverte, alors, de forêts, tandis qu'elle se dégageait lentement des buées matutinales ou qu'elle s'enveloppait, peu à peu, des voiles accumulés et splendides du crépuscule? Toutes ces localités lui étaient chères et familières. Et cette belle route directe dont on aperçoit tout le trajet de la hauteur, et qui mène à Sainte-Marie des Anges, combien de fois l'a-t-il parcourue, allant à la Portioncule ou en revenant? C'est sur cette route que frère Léon le vit, un jour, précédé de croix lumineuses [2]; c'est sur cette route qu'une autre fois, un frère très pieux, revenant d'Assise avec l'aumône, allait louant Dieu à haute voix et avec grande allégresse : « Et, approchant de l'église de Sainte-Marie, le bienheureux François l'entendit et, avec très grande ferveur et allégresse, alla à lui, à sa rencontre, sur le chemin, et baisant avec grande joie son dos sur lequel il portait la besace avec l'aumône, il lui prit la besace du dos et la porta dans la maison

---

[1]) *Lég. des trois comp.*, ch. 6.
[2]) *Fioretti : Considérations sur les stigmates*, ch. 4.

des frères et, devant les frères, il dit ainsi : « Béni » soit mon frère qui va et cherche, et revient, joyeux, » avec l'aumône » [1]).

C'est par ce chemin, encore, qu'il fut transporté, mourant, à Sainte-Marie des Anges, parce qu'il voulait « que la vie du corps prît fin où il avait commencé à éprouver la lumière et la vie de l'âme ». Et, « quand ceux qui le portaient furent parvenus près de l'hôpital, qui est à la moitié du chemin par lequel on va d'Assise à Sainte-Marie, il commanda qu'ils posassent le lit par terre et bien que, à cause de la longue et très grave maladie des yeux, il ne pouvait presque voir la lumière, il fit placer le lit de façon que son visage fût tourné vers la cité d'Assise » [2]) et il la bénit en ces paroles que l'on peut lire gravées au-dessus de la porte principale de la ville. C'est par ce chemin, enfin, qu'il passa, pour la dernière fois, au lendemain de sa mort, escorté par tout le clergé et le peuple d'Assise, au chant des psaumes, dans un cortège de palmes et de cierges... Et, selon la promesse que, peu auparavant, il avait fait porter à sainte Claire, malade, elle aussi, et qui craignait de ne plus le revoir en ce monde, le cortège s'arrêta au seuil du couvent de Saint-Damien, afin que « Madame Claire » et les pauvres sœurs pussent contempler, une fois encore,

---

[1]) *Spec. perf.*, 25 ; *Lég. des trois comp.*, ch. 19.
[2]) *Spec. perf.*, 124.

GIOTTO

SAINT FRANÇOIS MORT

VÉNÉRÉ A SAINT-DAMIEN PAR SAINTE CLAIRE ET LES PAUVRES DAMES

(Assise. Église supérieure de Saint-François)

« leur unique père après Dieu » et recevoir de cette visite suprême grande et douloureuse consolation... [1])

QUELLE beauté forte et ingénue dans l'existence de saint François ! Elle se développe d'une seule et magnifique tenue, sans dissonances, sans variations, car, dès l'abord, elle a trouvé l'unité de ses énergies et de ses aspirations dans l'humilité, dans la pauvreté, dans l'amour.

La moelle, l'essentiel de sa Règle lui a été dicté par l'Evangile, le matin où, accompagné de son premier et encore unique disciple, Bernard de Quintavalle, il s'est rendu à l'église pour « quérir conseil de Notre Seigneur Jésus-Christ ». Après avoir entendu la messe, ils ont ouvert trois fois le missel, et le missel leur a répondu — la première fois : « Si tu veux être parfait, va et vends ce que tu as, et donne-le aux pauvres, et suis-moi » — la seconde fois : « Ne portez aucune chose par la route, ni bâton, ni besace, ni chaussures, ni argent » — la troisième fois : « Qui veut venir à moi, qu'il s'abandonne lui-même et prenne sa croix, et me suive » [2]).

---

[1]) *Spec. perf.*, 108 ; *Lég. des trois compagnons*, ch. 79.
[2]) *Fioretti*, 2 ; *Lég. des trois comp.*, ch. 8.

C'est le second de ces préceptes qui motiva, plus tard, les déchirements et les oppositions dont souffrit tant saint François. Entendu à la rigueur, il interdisait au frère mineur de posséder rien autre que la tunique et la corde et, par voie de conséquence, prohibait la possibilité pour l'Ordre d'avoir des églises particulières où les frères prêcheraient librement, des écoles et des bibliothèques destinées à l'enseignement ou à l'étude.

Certes, François ne réprouvait pas la science qui, elle aussi, vient de Dieu, mais la mission de la science appartient à d'autres ; et la voie de ses disciples est celle de la « pure simplicité, de la sainte humilité, de la sainte oraison et de Notre Dame la Pauvreté » [1]), la seule voie certaine, disait-il, à leur propre salut et à l'édification des fidèles. Il ne méprisait pas le savoir et le Dante ne s'y est pas trompé, lui qui met le magnifique éloge du Petit Pauvre dans la bouche d'un docteur, saint Thomas d'Aquin [2]). Mais, à ses yeux, elle est, non seulement inutile au frère mineur, mais nuisible : — nuisible à lui-même, parce qu'elle va à l'encontre des vœux d'humilité et de pauvreté, la culture et les lettres étant, en quelque sorte, une acquisition personnelle, une propriété de nature à engendrer la présomption et l'orgueil ; — nuisible à autrui, parce que la vanité

---

[1]) *Opusc. Coll.* XV, p. 257.
[2]) Div. Comm., *Paradiso*, XI, 37-42 ; XII, 71-72.

de la science « deviendra une cause de ruine pour l'Ordre » [1]), vicié dans son essence : parce que les frères cesseront d'être simples parmi les simples, parmi le peuple qu'ils doivent enseigner et convertir plus par la pratique des vertus éminentes, par le contagieux exemple du dépouillement que par des dissertations théologiques et par des paroles étudiées » : « Les chapelles étroites et les petites maisons pauvres enseigneront et prêcheront d'elles-mêmes », répliquait-il à ceux qui préconisaient la construction de couvents ou de vastes églises [2]).

Tout ce qui peut amoindrir l'enthousiaste esprit de sacrifice et d'abandon à la volonté et à la protection de Dieu qui animait les premiers compagnons suscite chez saint François des accès de véhémente douleur dont le *Speculum Perfectionis* nous a conservé la palpitante expression. Il repousse avec une indomptable persévérance toutes les tentatives pour obtenir de lui un désaveu ou une atténuation de la Règle. Il se refuse à user de rigueur, à frapper les indisciplinés, les novateurs, mais il ne veut pas non plus céder ou adhérer à des licences qu'il condamne [3]).

Son vicaire, frère Elie, et les ministres provinciaux accordent, à son insu, des permissions en

---

[1]) *Spec. perf.*, 69 ; *Lég. des trois comp.*, ch. 25. *Opusc. Coll.*, V, p. 241.

[2]) *Opusc. Coll.*, XVI, p. 369 ; *Spec. perf.*, 10.

[3]) *Spec. perf.*, 2, 3, 68.

contravention avec la Règle, mais il arrive que ceux qui en profitent soient pris de scrupules et viennent en solliciter la confirmation de « frère François » : Un frère novice, raconte le *Speculum Perfectionis*, avait obtenu du ministre général la permission de posséder un psautier, mais, « parce qu'il avait appris que le bienheureux François réprouvait que ses frères eussent soif de science et de livres », il voulut obtenir de lui l'autorisation de conserver son psautier. Le bienheureux François répliqua à sa demande : « L'empereur Charles, Roland et Olivier, et tous les paladins, et les puissants hommes qui furent vaillants à la bataille, poursuivant les infidèles avec beaucoup de sueur et de fatigue, jusqu'à la mort, gagnèrent sur eux victoire signalée et, à la fin, ces saints martyrs tombèrent en combattant au profit de la foi de Dieu. De nos jours, au contraire, il y en a beaucoup qui, seulement en racontant les gestes que ces hommes accomplirent, aspirent à gagner honneur et louange du monde. Ainsi, semblablement, il y en a parmi nous beaucoup qui, seulement avec le récit des gestes que les saints accomplirent, et en prêchant, s'appliquent à gagner honneur et louange. » Le novice s'en alla, déconfit de cette réponse, mais il revint à la charge quelques jours après : — « Quand tu auras le psautier, lui dit saint François, tu désireras et demanderas le bréviaire, tu t'assiéras sur un trône, à la manière d'un grand prélat, et tu enjoindras à ton frère de t'apporter le

bréviaire... » Et le père, qui était assis auprès du feu, prit de la cendre, en grande ferveur d'esprit, et la posa sur la tête du novice... Et il ajouta encore : — « Il y en a tant qui, volontiers, montent à la science, que bienheureux sera celui qui se fera ignorant pour l'amour de Dieu ».

« Quelques mois plus tard, le bienheureux François se trouvant au couvent de Sainte Marie de la Portioncule, à côté de la cellule, derrière la maison qui donne sur le chemin, ledit frère de nouveau lui parla du psautier; le bienheureux François lui répondit : — « Va et fais en cela selon que te dira ton ministre ! » Laquelle chose entendue, ledit frère s'en retourna par le chemin d'où il était venu. Mais le bienheureux François, resté sur le chemin, se mit à méditer sur ce qu'il avait répondu au frère, et, immédiatement, cria après lui : — « Attends-moi, frère ! attends-moi ! » Et, l'ayant rejoint, il lui dit ainsi : — « Reviens avec moi, frère, et montre-moi l'endroit où je te conseillai d'user du bréviaire, selon la volonté de ton ministre ». Et, étant parvenus à cet endroit, le bienheureux François s'agenouilla devant ce frère et dit : — « *Mea culpa*, frère, *mea culpa*, car quiconque veut être frère mineur ne doit rien posséder, sinon la tunique et la corde... » [1])

---

[1]) *Spec. perf.*, 4.

La pensée de saint François ne fut-elle pas comprise ou, plutôt, son idéal était-il trop altier, la vie qu'il avait élue était-elle, comme le lui disaient l'évêque d'Assise et le Pape Innocent III, trop âpre et trop dure [1]) pour que l'on pût espérer que les successeurs des fervents du début en soutiendraient l'effort ?... Cette pensée, permettez-moi d'y insister, n'était pas une réprobation des œuvres des hommes, de leurs découvertes, de leurs inventions, des merveilles de leur intelligence. Saint François n'était pas un partisan de l'ignorance : il savait, seulement, que toutes les richesses convoitées par les hommes, celles de l'esprit comme celles de la matière, ne pouvaient être que des obstacles sur la route par laquelle il voulait guider ses frères. Il savait que la science surabondait dans le monde, mais qu'elle ne l'avait pas préservé de la corruption : — « L'amour et la crainte de Dieu étaient éteints alors presque en tous lieux, rapportent les *Trois Compagnons* [2]), et l'on ne savait plus du tout la voie de la pénitence et, même, elle était réputée à folie. » Et ce peuple qui se pervertit et s'égare en des superstitions étranges et dissolues, ce n'est pas la raison et la logique qui le ramèneront, mais le cœur. Aussi, les frères n'useront-ils point de dialectique et de controverse ; ils ne seront armés que de Jésus crucifié et, à son exemple, ils seront « doux et humbles de cœur ».

---

[1]) *Leg. des trois comp.*, ch. 9 et 13.
[2]) Ch. 4.

Un dominicain interrogeant, un jour, saint François sur une difficulté de l'Ancien Testament, celui-ci répartit, humblement, qu'il était ignorant et avait plus besoin d'être enseigné par lui que de lui expliquer les obscurités de l'Ecriture [1]).

L'humilité est comme la pierre angulaire de l'Ordre. Plus un frère avait eu de dignité et de renommée dans le siècle, comme frère Ange qui était chevalier ; frère Pacifique, qui était poète ; frère Bernard, le premier-né de l'Ordre, qui était « des plus riches et des plus considérés d'Assise » [2]), plus le Père Séraphique ressentait de joie et d'édification à le voir se livrer allégrement aux travaux serviles ou aller à l'aumône [3]).

Le commandement : « Ne portez rien par la route... » disparut de la Règle définitive, à l'instigation de frère Elie et des relâchés ; « mais, relate le *Speculum Perfectionis* [4]), le bienheureux François ne voulait pas entrer en discussion avec eux et, contre sa volonté, il condescendait à leur volonté, en s'excusant devant Dieu ».

Dès qu'il avait aperçu que les frères ne voulaient plus marcher sur ses traces, en toute obéissance, il avait résigné la direction de l'Ordre entre les mains de Pierre Cattani, prosterné aux pieds de celui-ci,

---

[1]) *Lég. des trois comp.*, ch. 75 ; *Spec. perf.*, 53.
[2]) *Fioretti*, ch. 2.
[3]) *Spec. perf.*, 23.
[4]) Ch. 2.

au milieu du Chapitre général et parmi les religieux en larmes... [1]).

Il s'est dénué de tout prestige : fortune, intelligence, puissance. Il n'a tâché à éblouir les êtres, ni à les surprendre, ni à proposer sa supériorité à leur admiration, sa force à leur respect ; il n'est venu à eux qu'avec lui-même, nu des gloires et des séductions de la terre, avec sa tendresse immense et pure ; avec le nimbe, qu'ils ne voient pas, de son surnaturel amour... Sa pensée et son amour sont indissolubles et, lorsque sa pensée est méconnue, il souffre comme si son cœur était repoussé ; car, toute compréhension étant dans l'amour, s'il n'est pas compris, c'est, en réalité, qu'il n'est pas aimé... Lui, c'est-à-dire le Christ, dans lequel il est entièrement confondu...

Tel se révèle à nous l'esprit de saint François : dénûment complet ; abnégation sans réserve ; oblation matérielle et morale absolue. Les considérations de prudence ou d'habileté humaines n'avaient pas de prise sur son imperturbable confiance en Dieu. Il disait à ses compagnons : « Ayez pour certain que, plus vous fuirez la pauvreté, plus le monde vous fuira » [2]). Dans son admirable prière « pour obtenir la pauvreté », il s'écrie : « O très pauvre Jésus, je vous demande d'être décoré de ce privilège, pour

---

[1]) *Lég. des trois comp.*, ch. 49 ; *Spec. perf.*, 39 ; *Fioretti : Considérations sur les stigmates*, ch. 4.

[2]) *Fioretti : Consid. sur les stigmates*, ch. 1.

moi et pour les miens, de ne pouvoir rien posséder en propre sous le ciel ! » ... [1]) Et la fidèle et obéissante sainte Claire sollicitait avec instance du Saint-Siège, pour l'Ordre des Pauvres Dames, le privilège de perpétuelle pauvreté.

Mais, dans la discorde, les compagnons de l'origine, les premiers-nés au sacrifice, ceux qui étaient venus à lui dans le grand élan désintéressé de la grâce et de l'enthousiasme, alors qu'il allait seul, honni et méprisé, ne lui manquèrent pas : Bernard, Egide et les *trois compagnons*, Ange, Léon et Rufin, avaient reçu une empreinte trop indélébile pour qu'elle s'effaçât jamais. Ils souffrirent la persécution pour la défense de son idéal et, lorsque l'heure fut arrivée pour eux de consigner leurs souvenirs du maître et de l'ami perdus, ils tracèrent des pages d'une beauté si simple et si vivace, si émue et si claire, qu'à la comparaison, tout art paraît factice, sans réalité et sans vie.

Saint François est mort ; les clercs, les savants, les relâchés vont prendre, décidément, le dessus. Jusqu'à la conciliation des tendances adverses tentée plus tard, durant son généralat, par saint Bonaventure, les *zelanti* seront pourchassés et molestés. Ils vivent comme en exil, comme des *fuorusciti*, comme des contumaces, réfugiés en quelque solitude, en quelque pauvre couvent, bâti, selon le vœu de

[1]) *Opusc.*, p. 99.

saint François, de bois et de terre battue, sans autre parure que la beauté, donnée par Dieu, de l'azur, des montagnes et des bois... C'est là que, dans un trouble mélangé d'extase, ils revivent et ressuscitent le passé. On dirait que les souvenirs s'exhalent d'eux, en cette heure d'obscurité et de mélancolie, comme, la nuit, de certaines plantes, la lumière dont le soleil les a pénétrées. Ces jours, révolus à jamais, resurgissent en eux, un à un, épisode à épisode, s'évoquant les uns les autres ; et, dans ces imaginations saines, libres de prétention et de vanité, chaque détail réapparaît avec tout l'éclat sincère, précis et coloré de la vie même. Les visions de la mémoire se reflètent en ces âmes transparentes, comme à travers le cristal d'un prisme, avec une éblouissante limpidité. Elles se souviennent, n'ajoutent rien à leurs souvenirs, n'essayent pas d'y rien ajouter, mais l'éternelle nouveauté de leur tendresse, l'effusion nostalgique de tristesse et de regret qui accompagne ces réminiscences, répandent sur elles d'incomparables prestiges de lumière.

Leurs récits, profondément véridiques, révèlent par mille détails de faits, de circonstances, d'indications familières, des témoins oculaires et répondent aux exigences de la critique historique la plus sévère. Ils ont une valeur de réalité supérieure, car c'est non seulement la réalité qu'ils nous représentent, mais la réalité telle qu'elle a impressionné les esprits qui l'ont reçue.

En somme, nous possédons dans le *Speculum Perfectionis* et dans la *Légende des trois compagnons* à peu près tous les éléments nécessaires, et les éléments les plus dénués de tout alliage douteux, pour essayer de nous figurer saint François dans sa vie et dans sa pensée.

L'auteur du *Speculum Perfectionis* est frère Léon, et je vous ai dit ce qu'il avait été pour saint François. — Saint François avait marché, les yeux fixés sur son modèle, le Christ ; ses premiers compagnons l'avaient suivi, les yeux fixés sur lui... Maintenant qu'il a disparu, frère Léon essaie de perpétuer sa physionomie vénérée ; c'est le miroir de perfection qu'il présente aux frères mineurs, l'exemple qu'il leur propose... Regardez-le ; lisez-le ; il vous enseignera comment il faut être pour atteindre la perfection dans l'humilité, dans l'obéissance, dans la pauvreté. Cette âme ardente et douce, que l'enseignement de son maître, ses confidences, l'intimité où elle a vécu à ses côtés, ont toute pénétrée, transparaît à chaque ligne de cette œuvre où son nom se lit à peine une ou deux fois et qui contient toute la fleur, tout le parfum de la doctrine franciscaine. Ce sont les souvenirs tout récents d'une réalité à peine évanouie, et que le narrateur se presse de fixer avant que les années en aient émoussé et confondu les contours. Mais ce n'est pas une biographie complète du saint, et ce sera seulement vingt ans plus tard que frère Léon se joindra à deux

autres survivants des temps primitifs de l'Ordre, les frères Ange et Rufin, pour entreprendre une narration plus suivie et plus méthodique.

Nous pouvons joindre à ces documents les appendices des *Fioretti*, c'est-à-dire la majeure partie des *Considérations sur les stigmates ;* de la *Vie de frère Junipère ;* de la *Vie et de la doctrine de frère Egide* auxquelles leur accent, leur allure et leur significative précision donnent un caractère marqué d'authenticité contemporaine.

Quant aux *Fioretti* mêmes, ils datent du XIVe siècle. C'est, vraiment, une gerbe de délicieuses fleurs aux parfums d'une fraîcheur et d'une suavité indicibles : une gerbe de fleurs sauvages et embaumées qui ont poussé sur les pas de saint François, tandis qu'il errait, ravi dans la contemplation, parmi les bois voisins de la Portioncule où il lui arrivait d'être merveilleusement visité, tout à coup, par Christ, la Vierge Marie, et saint Jean-Baptiste, et l'Evangéliste, et une très grande multitude d'anges [1]). Une centaine d'années se sont écoulées depuis la mort de saint François, mais son idéal s'est perpétué en quelques âmes telles que celle de l'auteur des *Fioretti*, et nous le retrouvons, épanoui, à la fois, et condensé, dans les pages frémissantes de ce livre. Il y a là déjà de l'art, un art instinctif et qui s'ignore : sans déformer les faits ou les propos qu'il

[1]) *Fioretti*, ch. 17.

rapporte, l'écrivain les arrange un peu, les combine, inconsciemment, peut-être, pour les mettre dans leur jour le plus significatif. Mais, l'inspiration est de source ; la doctrine de renoncement joyeux, de pauvreté heureuse, d'insatiable humilité du Petit Pauvre n'est-elle pas résumée de la façon la plus saisissante et la plus belle dans le chapitre de la joie parfaite ?

Si j'en avais le loisir, j'aimerais à vous montrer, par quelques rapprochements, comment les traits épars des *Trois Compagnons* ou du *Speculum Perfectionis* ont fourni la contexture d'un chapitre des *Fioretti,* où la matérialité des faits ne correspond, sans doute, pas à la rigoureuse réalité, mais où, cependant, il n'y a pas un mot qui ne soit en harmonie avec ce que cette réalité a été [1]). C'est comme un croquis, une esquisse saisie sur le vif et qui est devenue la matière d'une fresque ou, pour mieux dire, d'une miniature, d'une œuvre complète dans son exiguïté, et où l'artiste a, en quelque sorte, ajouté sa propre personnalité ravie et inspirée à celle du modèle qu'il reproduisait.

[1]) Comparez le récit de la conversion des premiers compagnons, Bernard, Sylvestre et Egide, dans *Fioretti,* 2 et *Vie de frère Egide,* ch. I, à *Lég. des trois comp.*, ch. 8, 9, 11 et à *Spec. perf.*, 36, — l'histoire des brigands des *Fioretti*, 26, à celle de *Spec. perf.*, 66, etc.

Je vous ai entretenu principalement, jusqu'ici, d'Assise et des œuvres qui nous ont conservé les souvenirs et l'image de saint François ; je voudrais vous parler de lui, à présent, d'une manière plus directe et m'appesantir sur quelques traits qui me paraissent donner à cette figure une grandeur qui n'a pas été dépassée.

François n'était pas un illuminé; son génie était, au contraire, très pondéré ; il avait l'intelligence vive et profonde des besoins et des tares de son siècle ; la conscience très aiguë et très claire de la mission qui lui avait été dévolue dans le monde et de ce qu'elle exigeait : aussi l'intransigeance dont il a toujours témoigné, en matière de pauvreté et d'humilité, était-elle infiniment réfléchie. Il voulait se conformer au Christ, et le Christ n'avait pas composé, atténué ; le Christ n'avait pas indiqué un moyen terme, qui permît de le suivre sans rien abandonner ou en abandonnant le moins possible. Jésus n'a-t-il pas dit : « Si quelqu'un veut me suivre, et qu'il ne haïsse pas son père et sa mère, et sa femme et ses enfants, et ses frères et ses sœurs, et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple » [1] ? Voilà la voie que saint François savait devoir prendre ; il savait que le succès de son œuvre de régénération était à ce prix ; qu'il ne conquerrait des milliers

[1] *Saint Luc*, XIV, 26. Ce verset est reproduit dans le chapitre I du texte qui nous est parvenu sous le nom de « première Règle » (1221 ?). *Opusc.*, p. 117.

d'âmes, qu'il ne susciterait dans les peuples la révolution de pénitence qu'il a provoquée, qu'à la faveur d'une abnégation inouïe et presque surhumaine. Il ne voulait point d'un *minimum* de renoncement : il le voulait entier, absolu, du corps et de l'âme.

Son idéal n'était pas un idéal de faiblesse, d'amoindrissement, mais un idéal de force, d'inépuisable énergie. Il ne rêvait point de se soustraire aux responsabilités de la société et de la vie, mais, au contraire, il aspirait à se rendre digne d'enseigner une vie plus haute et une société plus parfaite. « La pauvreté foule le monde à ses pieds », s'écriait-il, « la pauvreté est la reine du monde ». Parce que je suis pauvre, que je veux l'être et le rester, je suis libre, libre de moi-même et libre des autres... Tout l'empire que la matière perdra sur moi, ne sera-t-il pas donné à l'esprit ? Mon âme ne sera-t-elle pas d'autant plus vigoureuse, d'autant plus assurée dans ses desseins qu'elle sera affranchie de convoitises, ne sera-t-elle pas d'autant plus âme, si l'on ose dire, que le corps qu'elle anime sera moins assujetti à des habitudes de luxe et de jouissance ?

Cependant, le corps, « frère corps » comme il l'appelle, a ses exigences légitimes, et, puisqu'il demande à ses frères qu'ils soient laborieux et joyeux, qu'il les désire alertes physiquement et spirituellement, il prohibe tout ce qui pourrait faire croire que leur vertu n'est obtenue que moyennant l'anéantissement de leur corps : ce sont des hommes qu'il

lui faut pour supporter les rigueurs de la Règle, et non des exténués par l'excès des macérations et des disciplines.

Sa vigilance et sa douceur, à cet égard, sont inépuisables. Une nuit, à Rivo-torto, tandis qu'il méditait, il entend un religieux se plaindre ; il se lève, fait de la lumière, s'informe... C'est un frère malade à force d'avoir jeûné. Afin que l'affamé n'ait pas honte de manger seul, il appelle sur-le-champ tous les frères et improvise un repas nocturne auquel tous, et lui-même, prennent part. Et, ensuite, il leur fait une belle leçon sur la discrétion dans l'austérité.

« Une autre fois, raconte encore le *Speculum Perfectionis*, un frère très pieux était couché, malade et très faible. Le bienheureux François, le considérant, se dit en lui-même : « Si ce frère, de bon matin, mangeait du raisin mûr, je m'avise que cela lui serait de grand soulagement ». Et, comme il avait pensé, ainsi fit-il : Un jour, il se leva de grand matin et appela ce frère en cachette et l'emmena à une vigne qui était voisine du logis. Et il choisit une vigne qui portait du raisin bon à manger et, assis à côté de la vigne avec ce frère, il se mit à manger du raisin, afin que ce frère n'eût pas honte de manger seul » [1].

[1]) *Spec. perf.*, 27, 28. *Lég. des trois comp.*, ch. 33, 34.

Cette hutte de Rivo-torto avait connu les temps héroïques de l'Ordre. Elle avait été délaissée par les lépreux et, « à cause de la petitesse et de l'étroitesse du lieu » [1]), l'homme de Dieu avait dû écrire le nom des frères sur les poutres, afin que chacun connût sa place et ne gênât pas les autres.

Avec quelle inflexible douceur, avec quelle ferme et persuasive patience, il apprenait la charité et la pauvreté à ses premiers disciples ! Un de leurs devoirs esssentiels était de soigner les lépreux ; et ils étaient astreints à travailler, soit en exerçant le métier qu'ils avaient dans le monde, soit en louant leurs bras pour les travaux des champs. Mais ils ne pouvaient recevoir de salaire en argent ; ils ne pouvaient accepter que des vivres et, encore, en petite quantité, car il ne voulait pas qu'ils fissent provision pour le lendemain [2]).

« Au commencement de l'Ordre, racontent les *Trois Compagnons* [3]), il y avait parmi eux un frère qui priait peu et ne travaillait pas, et il ne voulait pas aller à l'aumône, mais mangeait bien. Le bienheureux François, considérant par l'Esprit-Saint, que c'était un homme charnel, lui dit : « Va ton chemin, frère mouche, car tu veux manger la fatigue de tes frères et être inactif dans l'œuvre de Dieu, comme

---

[1]) *Lég. des trois comp.*, ch. 14.
[2]) *Spec. perf.*, 19, 44, 75 ; *Lég. des trois comp.*, ch. 24.
[3]) ch. 29 ; *Spec. perf.*, ch. 24.

l'abeille oisive qui ne fait aucun gain et mange, d'abord, la fatigue des autres ! »

Il montre l'exemple, d'ailleurs, et, sans cesse, il s'occupe : lorsqu'il n'est pas par les chemins, avec Bernard, avec Egide ou avec quelque autre frère, pour exhorter le peuple à la pénitence, il visite et console les lépreux ou, même, s'en va dans les environs, le balai sur l'épaule, nettoyer les églises mal entretenues [1]). Il appelle l'aumône : « la table du Seigneur », mais elle ne doit pourvoir qu'à ce que le travail n'apporterait pas. Cependant, l'aumône est un grand moyen d'humilité et d'édification et, qu'on la donne ou qu'on la reçoive, elle est un extraordinaire stimulant de grâce pour l'âme.

Du temps où il était seul encore et allait « merveilleusement méprisé », il dut livrer plus d'un dur combat à ses répugnances et à son ancienne fierté. Un jour ainsi, au moment où il travaillait à réparer l'église de Saint-Damien, il parcourait la cité, mendiant de l'huile pour éclairer ce sanctuaire : « Et arrivant près d'une maison et voyant là des hommes réunis à jouer, il eut honte en lui-même de demander l'aumône devant eux et s'en alla. Mais, parlant en soi-même, il se reprocha d'avoir péché, et courant tout droit où le jeu se faisait, il dit sa faute devant

---

[1]) *Spec. perf.*, 56.

tous ceux qui étaient là, et qu'il avait pris honte de demander l'aumône à cause d'eux... [1]).

Nous l'entendions tantôt louer le frère qui avait été joyeusement à l'aumône ; c'était une leçon pour les autres frères que le respect humain retenait encore : « Le bienheureux François, rapporte le *Speculum Perfectionis* [2]), lorsqu'il commença à avoir des frères, prenait tant de consolation de leur compagnie, et il avait un tel amour et un tel respect pour eux, qu'il se gardait de leur dire d'aller à l'aumône ». Il y allait lui-même, seul et à grande fatigue, et quand son exemple les eut entraînés, il en ressentit un grand bonheur.

Peut-être, dans les séjours qu'il fit à Rome pour les affaires de l'Ordre, songea-t-il bien souvent qu'il y était d'un cœur moins hardi que lors de ce pèlerinage, effectué avant sa conversion définitive, et au cours duquel il mendia, sur le parvis de Saint-Pierre, revêtu des vêtements empruntés d'un pauvre [3]). Car son humilité s'accroît avec le succès et, plus il est accueilli dans la Ville Eternelle, plus il se fait petit, chétif, pauvre d'esprit. Il se dissimulerait bien volontiers derrière les cardinaux qui le protègent. L'intérêt de l'Ordre, seul, l'amène au Siège Pontifical, devant Innocent III qui hésite, d'abord, à

---

[1]) *Lég. des trois comp.*, ch. 7.
[2]) 18.
[3]) *Lég. des trois comp.*, 3.

autoriser l'entreprise religieuse nouvelle et qui ne s'y décide qu'à la suite d'un songe où François lui est apparu, soutenant la Basilique du Latran qui s'écroulait. Il ne consentait à être l'hôte des princes de l'Eglise qu'à condition de prendre ses repas avec les pauvres nourris par leur munificence. Sinon, il soupirait, avec nostalgie, après la « pauvre table des frères et les pauvres aumônes que l'on recueille, de porte en porte, pour l'amour de Dieu ». Et il arrive, comme chez le cardinal d'Ostie, le Protecteur de l'Ordre, le futur Grégoire IX, qu'il s'esquive au moment de prendre place avec les invités et revienne, chargé du pain qu'il a été mendier dans les rues... « Pourquoi, mon frère très cher, lui demande, en souriant, le cardinal, pourquoi me fis-tu aujourd'hui cet affront, que venant dans ma maison, qui est la maison de tes frères, tu ailles demander l'aumône ? » Et saint François lui répondit : «... Je ne veux pas avoir honte d'aller mendiant ; mais je veux tenir cela à grande noblesse et dignité royale, selon Dieu et à son honneur, qui, bien qu'il soit le Seigneur de tous, et étant riche et glorieux dans sa majesté, se rendit pauvre et vil, revêtant notre humilité » [1]).

On ne sait où éclate davantage l'humilité en lui, lorsqu'il reçoit ou lorsqu'il donne : « Ayant pris la Pauvreté pour femme, devant Dieu et devant les

[1]) *Spec. perf.*, 23, 67. ; *Lég. des trois comp.*, ch. 51, 52.

hommes », il est mortifié s'il rencontre quelqu'un dont le dénûment surpasse le sien ; il se dépouille, en sa faveur, de son manteau ou de ses vêtements car, dans sa pensée, il les a reçus seulement en prêt, jusqu'au moment où il découvrira quelqu'un qui en ait plus besoin que lui : — « Un pauvre, fait-il dire à une vieille femme malade à laquelle il envoie des vivres et son manteau, un pauvre, auquel tu prêtas ce manteau, te le renvoie et te remercie ! » [1])

Aucun indigent ne pouvait s'éloigner de la Portioncule, les mains vides. Un jour, il dit à Pierre Cattani, son vicaire, de donner, à défaut d'autre chose, le Nouveau Testament qui servait aux offices, et il ajoute : « Cela plaira mieux à Dieu que si nous y lisions ! » Et le bon frère Junipère était bien dans la tradition du Petit Pauvre, cette fois où, ayant été préposé à la garde d'un autel de la Vierge, paré pour une fête, il en détacha, « en grande ferveur d'esprit », les mirifiques clochettes d'argent pour en gratifier une mendiante [2]).

Les contradictions que François a rencontrées ne l'ont aigri ni changé, et, pas davantage, les maux dont il souffre. Rien n'a pu faire dévier cette âme,

---

[1]) *Lég. des trois comp.*, ch. 36. ; *Spec. perf.*, 17, 33.

[2]) *Lég. des trois comp.*, ch. 60. ; *Fioretti*, Vie de frère Junipère, 5. Ne serait-ce pas à l'occasion de ce fait que saint François aurait dit : « Crois bien que la Mère de Dieu préfère qu'on observe l'Evangile du Fils et qu'on dépouille son autel, plutôt que de voir son autel orné et son fils méprisé » ? (*Actus*, 62).

où une virilité invincible s'allie à une tendresse inépuisable, de la voie où elle s'est élancée avec une si magnanime ardeur... « Celui-là aime moins, à qui il est moins pardonné ». Ainsi a parlé Jésus ; après lui, François pense que toute rédemption est dans le pardon. A la fin de sa vie, il adressait à son vicaire-général, frère Elie, une lettre lui renouvelant avec instance ses exhortations de toute indulgence : « En cela je veux connaître si tu aimes Dieu et moi, son serviteur et le tien, si tu fais ceci : à savoir qu'aucun frère du monde, qui péchera autant qu'il pourra pécher et qui, ensuite, verra tes yeux, jamais ne s'en aille sans ta miséricorde... Et, en tout, les supérieurs n'ont d'autre pouvoir de donner pénitence, sinon celle-ci, à savoir de dire : « Va et, dorénavant, ne pèche plus !... » [1]).

Toute sa rigueur est pour lui-même ; jamais il ne se trouve assez dépouillé, jamais assez humilié ; ses scrupules sont infinis, à cet égard, d'autant plus qu'il mettait, nous dit frère Léon [2]), « grande et particulière étude à enseigner les frères plus par les œuvres que par les paroles sur ce qu'ils devaient faire et éviter ». Il s'effarouche devant les honneurs et les marques d'admiration ; avec une pudeur ombrageuse, il dissimule les plaies des stigmates dans l'appréhension des preuves de vénération qu'elles lui atti-

---

[1]) *Lég. des trois comp.*, ch. 72.
[2]) *Spec. perf.*, 16.

PUCCIO CAPANNA

SAINT FRANÇOIS RECEVANT LES STIGMATES

(Assise. Église inférieure de Saint-François)

reraient. Il se garde, comme d'un piège, des plus minimes dérogations à la Règle : s'il est malade, ce n'est que par obéissance aux ordres du Père Général qu'il se prête aux soins du médecin, qu'il use d'une nourriture plus substantielle ou de vêtements plus chauds [1]). Cette sollicitude pour sa santé lui pèse et lui est fastidieuse : il y décèle un reste d'amour-propre et d'égoïsme ; il voudrait ne s'occuper que des autres. Ayant abdiqué le gouvernement de l'Ordre, il veut vivre en sujétion, sans distinction d'avec les autres religieux, sans privilège. Tout ce qui aurait pu prendre l'apparence d'une latitude qu'il s'accordait, lui était en horreur. Les grands et les cardinaux aimaient sa société, mais il leur disait : « Mes frères qui restent dans les petites maisons pauvres, auront une raison de murmurer contre moi quand ils apprendront que je reste près des cardinaux et ils pourront dire : « Nous subissons tant de tribulations et, lui, il se donne du plaisir ! » Il s'était fait désigner un gardien, un frère, qui l'accompagnait partout et auquel il obéissait ; mais il trouva bientôt qu'il y avait là une singularité contre l'humilité et contre la Règle, et il demanda à être placé, désormais, sous l'autorité du supérieur du couvent dont il serait l'hôte [2]).

On dirait que sa sévérité pour lui-même et la

---

[1]) *Spec. perf.*, 91.

[2]) *Spec. perf.*, 39, 40, 46, 67 ; *Lég. des trois comp.*, ch. 52, 59, 67.

conformité de sa conduite à la règle stricte s'accroissent dans la mesure des faiblesses et des transgressions des autres : il s'offre en victime expiatoire des fautes qu'il excuse chez ses frères.

Un tel détachement de soi-même transporte ceux qui peuvent y atteindre et s'y maintenir sur les sommets de la contemplation et du ravissement, sur ces Alpes spirituelles où l'âme respire, en quelque sorte, l'atmosphère enivrante et glacée de la solitude et des espaces immaculés.

C'est une belle illustration de la pensée de saint François que le geste si confiant et si fier dont, au début, il se dépouillait de ses vêtements, pour se remettre, nu, entre les mains de l'Evêque d'Assise... Il avait voulu entrer dans l'Eglise comme un nouveau-né ; en restituant à son père les habits qu'il tenait de lui, il renonçait à ses biens, à son héritage et au monde, et, en même temps, il se renonçait lui-même. Et, de même qu'il s'était présenté au parvis de l'Eglise militante — dans un merveilleux dénûment — il voulut aussi paraître au seuil de l'Eglise triomphante, car, aux approches de la mort, il se fit coucher nu sur le sol nu... [1])

---

[1]) *Lég. des trois comp.*, ch. 6, 79.

Certains êtres semblent investis d'on ne sait quelle noblesse innée qui donne à tout ce qu'ils disent et à tout ce qu'ils font une portée significative, un extraordinaire prestige. Le secret de cette noblesse est, peut-être, dans le parfait équilibre de leur personnalité morale et de leur personnalité physique ; dans l'accord intime de leurs facultés et de leurs actions qui ne nous laissent jamais apercevoir en eux aucune dissonance, aucune disparate. Ils ne se sont pas assigné un rôle, ils y étaient prédestinés : tout en eux manifeste une admirable simplicité, et la transparence même de cette simplicité nous rend plus évidente la grandeur native de leur âme.

Saint François était de ces créatures destinées à exercer dès l'enfance autour d'elles une sorte d'attraction et d'inconsciente séduction. Et un tel empire suppose chez celui qui en possède le privilège autant de volonté que de charme.

La fougue et l'imprévu de la conduite de François adolescent ; l'ascendant qu'il avait acquis sur les jeunes patriciens d'Assise ; ses élégances et ses générosités d'enfant prodigue ; l'originalité de ses réparties ; ses velléités belliqueuses remplissaient sa mère d'un orgueil mêlé d'inquiétude et donnaient à ses concitoyens une grande opinion de son avenir. Ardente et ingénue, son âme juvénile aspirait à toutes les joies et à toutes les victoires de la vie. Dans sa mémoire chantaient les mots glorieux et

héroïques des chansons de geste et des romans d'aventure et, plus tard, il s'en souviendra pour appeler les frères mineurs les « chevaliers de sa Table Ronde » et les « ménestrels du Bon Dieu » [1]).

Un des traits sur lesquels ses biographes reviennent, à fréquentes reprises, est sa courtoisie naturelle et son incomparable douceur. Un jour, il s'écriait qu'il fallait conquérir le Paradis par la violence de l'humilité et de la prière ; ne pourrait-on dire de lui qu'il s'est conquis ses disciples par la violence de sa douceur ? Une douceur qui est faite, non de vaine et malsaine condescendance, mais de sérénité et d'énergie ; la douceur d'un homme qui sait où il va et où il mène les autres, et pourquoi... Cette douceur des forts, enfin, sur laquelle on peut s'appuyer, qui ne considère pas vos larmes d'un œil aride, en vous assurant que la douleur est déraisonnable et stérile, mais qui, par sa seule présence, raffermit et console.

C'est que l'amour de saint François est désintéressé : c'est eux-mêmes qu'il aime dans les êtres, et non sa propre satisfaction. Et l'épanouissement de cet amour finit par l'étendre à toutes les créatures et jusqu'aux choses inanimées. Le sermon aux oiseaux des *Fioretti* est célèbre. Le bienheureux était plein de tendresse et de sollicitude pour les animaux, leur parlait comme s'ils étaient doués de

[1]) *Lég. des trois comp.*, ch. 1 ; *Spec. perf.*, 72, 100.

DENOZZO GOZZOLI

SAINT FRANÇOIS PRÊCHANT AUX HOMMES ET AUX OISEAUX

la raison — qui, souvent, manquait aux hommes ! — et ne voulait pas les voir traiter d'une façon barbare. Ne rêvait-il point de demander à l'Empereur une loi qui prescrirait de faire, à Noël, d'abondantes distributions de vivres, non seulement aux misérables, mais aux bêtes domestiques et aux oiseaux, afin de les associer, eux aussi, à l'allégresse de la nativité commémorée du Sauveur [1]).

La vie, sous toutes ses formes, lui est vénérable et sacrée : il veut que nous la respections partout où le Créateur l'a mise, sans la froisser ni l'endolorir. Il souffre de la souffrance obscure et muette de la plante qui saigne et s'étiole, et recommande au frère jardinier de ne blesser ni les racines ni la sève des arbres qu'il abat, de manière qu'ils puissent repousser [2]).

Il aime la vie, non pour l'exploiter ou en jouir, mais pour l'aimer. Il l'aime de toute sa foi en Dieu et de toute son espérance en l'avenir. Et là est la source toujours jaillissante de sa joie.

Au temps où il était prisonnier de guerre à Pérouse, il scandalisait ses compagnons de captivité en se divertissant par des rires et des danses. Mais un soir, quelques années après, tandis qu'avec ses amis de plaisir il allait, chantant, par les rues d'Assise, la foudroyante et sublime visitation de la grâce

---

[1]) *Spec. perf.*, 114 ; *Lég. des trois comp.*, ch. 71.
[2]) *Spec. perf.*, 118.

est descendue sur lui, l'a isolé des autres et rempli d'une douceur qui ne l'abandonnera plus [1]).

Dès lors, son enjouement naturel, cette belle humeur souriante d'une âme sereine et résolue, s'est transformée en une joie toujours plus haute, plus perçante et plus vive... C'est que sa vocation lui a été révélée ; et elle n'était ni de commercer, ni de combattre par les armes ; il n'était appelé ni à la fortune, ni à la renommée mondaines, mais au sacrifice, à l'oblation persévérante et toujours plus accomplie de lui-même.

« La joie parfaite », il l'enseigne à frère Léon, consiste à se complaire dans « la croix de la tribulation et de l'affliction » et à « se vaincre soi-même » [2]) car la victoire sur nos propres inclinations nous rend, seule, dignes de conquérir les autres. Cette joie, il la possède, et elle a allumé en lui une flamme dont l'ardeur inextinguible luira à toutes les heures de sa vie, même aux plus attristées et aux plus sombres. Cette joie, c'est le divin soleil de pureté et de fraîcheur qui colore l'aurore de l'Ordre ; c'est, sous le poids et les angoisses de la journée, au milieu des nuées orageuses et menaçantes, l'arc-en-ciel subitement apparu de la paix ; c'est, au déclin du jour suprême de son existence terrestre, l'éclat d'azur et de pourpre du surnaturel crépuscule dans

[1]) *Leg. des trois comp.*, ch. 2 et 3.
[2]) *Fioretti*, ch. 8.

lequel son chant de jubilation, d'amour et de pauvreté a retenti, pour la dernière fois, en ce monde...

Avec quelle exaltation presque fébrile, pleine d'élans primesautiers, il accueille ses premiers disciples, Bernard, puis Sylvestre, puis Egide!... Et, aussitôt, « unis ainsi à quatre, avec joie démesurée et allégresse de l'Esprit-Saint, ils se divisèrent pour aller prêcher, deux à deux... Et, allant dans la Marche d'Ancône, avec frère Egide, le saint chantait en français, à voix haute et claire, les louanges de Dieu... » Et, tandis qu'ils marchaient de la sorte, en vagabonds déguenillés et suspects, sans pain et sans gîte, il prédisait avec grande joie à son compagnon inquiet et surpris que les frères couvriraient la terre de leur multitude [1]). Sa prophétie devait se vérifier avec une extraordinaire promptitude et les âmes se précipiter, comme vers une issue inespérée, dans le sillage qu'il avait ouvert. Mais la multiplication des membres de la congrégation amena avec elle, par la diversité des esprits, des défaillances et des discordes propres à désoler le fondateur ; cependant, la véhémence de sa foi, son abandon imperturbable à la volonté du Seigneur consumèrent toujours les éléments de trouble et de rancœur qui auraient pu obscurcir sa joie.

Si quelque parole malsonnante ou hostile lui était adressée par un frère irrespectueux, il allait,

---

[1]) *Lég. des trois comp.*, ch. 9 ; *Vie de frère Egide*, ch. 1.

silencieusement, se mettre en prière dans un coin, puis revenait, sans rien dire, dans une grande sérénité. « Il ne convient pas au serviteur de Dieu de montrer de la tristesse et une face troublée », disait-il à un frère ; et, en parlant ainsi, il le rappelait à l'observance de la Règle qui veut que les frères mineurs « se montrent joyeux dans le Seigneur » [1]. Ne sont-ils pas délivrés de tout ce qui assombrit ou tourmente les hommes ? ils n'ont rien, et leur pauvre subsistance quotidienne, la Providence la leur apportera... Et la saveur fortifiante et pure de cette vie ; le délice du repas fait de pain mendié et d'eau puisée dans la fontaine sur la margelle de laquelle il se reposait, suscitent dans le cœur, enfantin à force de sublimité, de François, des accès de félicité d'une admirable puérilité : « Quelquefois, racontent les *Trois Compagnons* [2], il cueillait une baguette et, la soutenant sur le bras gauche, il posait dessus une autre baguette à la manière d'un arc et, avec la main droite, il tirait sur celle-ci comme sur (les cordes d') une viole et, prenant une attitude appropriée, il chantait en français du Seigneur Jésus-Christ ».

Il chante sans cesse, et l'on pourrait dire que sa présence, ses gestes et ses paroles agissent sur ceux qui l'entourent à la façon d'un chant, d'une

---

[1] *Lég. des trois comp.*, ch. 32 ; Première Règle, VII.
[2] ch. 31.

pénétrante harmonie qui les transporte et les extasie. Il chante, et l'allégresse, l'insoutenable douceur dont la grâce le remplit, parfois, sont comme condensées dans ces Louanges des Créatures au Créateur, dans ce Cantique de frère Soleil, qui n'est qu'une exultante effusion, où l'excès de l'amour semble n'avoir pu se satisfaire qu'au prix de mots merveilleusement simples et que l'on dirait faits de cristal et de lumière :

Très haut et très bon Dieu omnipotent,
A toi sont les louanges, la gloire et l'honneur et toute bénédiction.
Car à toi seul elles conviennent,
Et nul homme n'est digne de te nommer.

Loué sois-tu, Seigneur, mon Dieu, en toutes tes créatures ;
Spécialement, en messire le frère Soleil
Qui éclaire et illumine pour nous.
Et il est beau et rayonne avec grande splendeur.
De toi, Seigneur, il porte signification.

Loué sois-tu, Seigneur, pour sœur Lune et pour les étoiles.
Dans le ciel tu les as formées claires et belles.

Loué sois-tu, Seigneur, pour frère Vent
Et pour l'air et la nuée et le serein et tout temps,
Par lesquels tu donnes à toutes les créatures subsistance.

Loué sois-tu, Seigneur, pour sœur Eau
Qui est très utile et humble, précieuse et chaste.

Loué sois-tu, Seigneur, pour frère Feu
Par lequel tu illumines la nuit.
Et il est beau et joyeux, et très ardent et fort.

Loué sois-tu, Seigneur, pour notre mère, la Terre
Laquelle nous sustente et nourrit,
Et qui produit des fruits variés, et des fleurs colorées et des herbes.

Louez et bénissez le Seigneur
Et remerciez-le et servez-le avec grande humilité.

Il composait ces vers au couvent de Saint-Damien, dans une hutte où sainte Claire l'avait hébergé, durant les nuits d'insomnie que lui infligeaient les maux d'yeux dont il souffrait et la multitude de rats qui infestaient son logis. C'était peu après l'impression des stigmates qui avaient accru en même temps chez lui le ravissement et les infirmités ; mais son esprit était alors « dans une grande consolation et douceur ». Il rêvait de voir frère Pacifique, qui était poète, aller par le pays avec des compagnons, afin de convertir les pécheurs en prêchant et en chantant, comme des troubadours, des « jongleurs du Bon Dieu », le Cantique des Créatures [1]).

Les deux années qui lui restaient à vivre devaient n'être plus qu'une maladie continuelle ; jamais, cependant, son âme ne fut plus forte et plus libre, et, s'il survenait quelque crise de défaillance, il suffisait qu'il se fît chanter le Cantique des Créatures pour qu'il oubliât « la douleur et l'âpreté de ses maux ».

Un jour, il apprit qu'une grande querelle divisait l'évêque et le Podestat d'Assise. Emu de compassion et désireux de se faire le médiateur de la paix entre

---

[1]) V. sur le Cantique des Créatures et les derniers temps de la vie du saint : *Lég. des trois comp.*, ch. 76 à 79 ; *Spec. perf.*, 87 à 90, 100, 101, 107, 108, 110, 112, 120 à 124 ; *Fioretti*, 6 ; *Consid. sur les stigmates*, 4.

GIOTTO

MORT ET FUNÉRAILLES DE SAINT FRANÇOIS

(Assise. Église supérieure de Saint-François)

eux, il ajouta cette strophe au Cantique de frère Soleil :

Loué sois-tu, Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent pour ton amour,
Et supportent des maladies et des tribulations.
Bienheureux ceux qui se maintiennent en paix,
Car, par toi, Très-Haut, ils seront couronnés.

Il envoya des frères prier le Podestat et les principaux d'Assise de se réunir à l'évêché : « Et, quand tous furent réunis sur la place du cloître de l'évêché, deux frères se levèrent, et l'un d'eux dit : « Le bienheureux François a fait, dans sa maladie, les Louanges du Seigneur par ses créatures, à la louange du Seigneur et pour l'édification du prochain ; et, pour cela, je vous prie affectueusement que vous les écoutiez en grande dévotion. » Et ils se mirent à les chanter.

» Alors le Podestat immédiatement se leva, et, les bras et les mains joints, les écouta attentivement, à très grande dévotion et avec grande effusion de larmes, comme s'il entendait l'Evangile du Seigneur ; car il avait grande foi et dévotion au bienheureux François.

» Et, comme ils eurent fini de chanter... le Podestat, se jetant aux pieds de l'évêque, lui demanda pardon... et l'évêque, l'embrassant, le releva de ses mains... »

Cependant, François sentait approcher le terme de ses jours. Les paroles qu'il adressait aux frères qui le soignaient devenaient de plus en plus inef-

fables : il leur demandait humblement de supporter avec patience les fatigues qu'il leur donnait, à cause des soins que son état nécessitait. En mémoire de Christ, il avait voulu faire la cène avec eux et leur distribuer le pain rompu du dernier repas en commun auquel il devait présider ; enfin, il avait béni en leurs personnes tous les frères disséminés par le monde... Dans ses moments d'abattement, il demandait aux frères de lui chanter le Cantique des Créatures... Frère Elie, le vicaire général, ayant pris ombrage de ces chants, vint représenter à saint François que les habitants de la cité, entendant tout ce bruit, pourraient se dire : « Comment cet homme qui devrait penser à la mort peut-il montrer tant de joie ? » Et saint François lui répondit : « Jusqu'à cette révélation où Dieu me rendit certain de la rémission de mes péchés et de la béatitude du Paradis, je pleurais de la mort et de mes péchés. Mais, depuis que j'eus cette révélation, je suis si plein d'allégresse, que je ne puis plus pleurer, et, pour cela, je chante et je chanterai à Dieu... »

Sa situation s'aggravait d'heure en heure ; son médecin lui ayant dit qu'il n'y avait plus aucun espoir de guérison, il s'écria avec une grande joie : « Bienvenue soit ma sœur, la mort !... » Puis, « avec grande ferveur d'esprit, il loua le Seigneur, disant à un frère : « Allons, s'il plaît à mon Seigneur que je meure bientôt, fais venir à moi frère Ange et frère Léon, afin qu'ils me chantent notre sœur, la mort... »

« Lorsque les deux frères furent devant lui, ils chantèrent, avec grande amertume et douleur, le Cantique de frère Soleil et des autres créatures, que le saint lui-même avait fait. Et, alors, avant le dernier vers de ce chant, il ajouta quelques vers sur notre sœur, la mort, disant :

Loué sois-tu, Seigneur, pour notre sœur, la mort corporelle,
A laquelle nul homme vivant ne peut se dérober.
Malheur à ceux qui meurent en péché mortel.
Bienheureux ceux qui se trouvent selon tes très saintes volontés,
Parce que la seconde mort ne pourra leur faire mal.

TABLE DES ILLUSTRATIONS *)

Pages.

Giotto. Saint François renonçant à ses biens et au monde (*Florence. Église de Sainte-Croix*). (Sur la couverture). . —

Saint François recevant les stigmates (*Florence. Galerie ancienne et moderne*). (Sur la couverture) . . . . . —

Mariage mystique de saint François avec la Pauvreté (*Assise. Église inférieure de Saint François*). (Frontispice) —

Saint François mort vénéré à Saint-Damien par sainte Claire et les Pauvres Dames (*Assise. Église supérieure de Saint François*) 28

Mort et funérailles de saint François (*Assise. Église supérieure de Saint François*) 60

Puccio Capanna. Saint François recevant les stigmates (*Assise. Église inférieure de Saint François*). 50

Benozzo Gozzoli. Saint François prêchant aux hommes et aux oiseaux (*Montefalco. Église de Saint François*) . . 54

Assise. Vue du Dôme, de l'église et du couvent de Sainte Claire 25

---

*) Les clichés qui ont servi aux reproductions contenues dans la présente brochure, nous ont été obligeamment prêtés par M. l'abbé Moeller, directeur de la revue *Durendal*, et par M. Charles Bulens, éditeur de cette belle publication.

BQX
1385.
.G6

GOF

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

1655.